

fois, le sourire allait, s'accroissant, sur les lèvres du docteur, car il voyait courir une silhouette blanche, menue, qui dévoilait le secret de l'oiseau printanier.

— "Coucou!"

Et du tronc d'un vieux chêne où elle s'était blottie, Rosel s'élança dans les bras de son père.

Dis que tu croyais que c'était un coucou vrai?

Il la serra éperdument contre sa poitrine.

— Un amour de coucou, ma chérie. Un coucou tout jeune qui chante à plein gosier la joie et le bonheur. C'est délicieux! C'est enivrant!

Il jetait ces mots d'une voix vibrante sur le chemin solitaire, tout en couvrant de baisers son enfant : petite chose précieuse que la séparation, la souffrance lui avaient rendu plus précieuse encore. Enfin, il la posa à terre, lentement, comme à regret.

— Et maman, Rosel? Où est maman?

Une main caressante se glissa sous le bras du docteur.

— "Maman" est là depuis une heure, Monsieur. Vous êtes fort en retard.

Un nouveau sourire entr'ouvrit les lèvres de Jacques.

— Je savais bien que je serais grondé. Mais, vraiment, Suzie, j'ai eu bien à faire. Installer des malades, écrire des lettres pressées, montrer le sanatorium dans ses moindres détails à un jeune médecin de Paris, qui vient seulement de me quitter. J'ai marché vite, mais le trajet paraît long quand on se sent attendu.

— Vraiment? Et si je n'étais pas venue à votre rencontre?

— Si vous n'étiez pas venue, j'aurais marché plus vite encore. Je suis si bien habitué à cueillir chaque jour mes deux fleurs sur la route, que j'aurais craint une fatigue, un malheur, que sais-je? On tremble toujours quand on aime.

Il parlait maintenant d'une voix assourdie, comme s'il redoutait que son amour fût profané en tombant

dans une oreille indiscreète. Suzan le laissa à peine achever.

— "On tremble toujours?" Alors, pourquoi est-ce si délicieux d'aimer... comme nous nous aimons?

Il ne répondit pas, car lui, un chercheur, un psychologue, il ne comprenait pas non plus cet étrange mystère. Et tous les deux, heureux, émus, ils marchèrent un instant en silence, précédés de Rosel, qui, tour à tour, courait après les papillons, ou causait avec une certaine "Dorothée", poupée sans tête, la préférée du moment, on ne savait trop pourquoi.

Nul promeneur dans le sentier suivi par le docteur et sa femme; aucun bruit, sauf des frissonnements de feuilles sous un baiser plus vif de la brise. L'air, très doux, était imprégné d'une odeur de mousse et de menthe aux grappes violettes qui formaient un tapis charmant le long du bois.

— Qu'il fait bon! dit Jacques tout à coup. On se sent vivre dans cette atmosphère très saine... Voyez notre Rosel! elle sautille devant nous avec la vivacité d'une bergeronnette. Le trajet est long, cependant, pour ses petites jambes.

Un soupir vite étouffé souleva la poitrine de Suzan. Depuis trois semaines qu'elle était revenue à Orcines, aucune allusion n'avait été faite concernant l'avenir, soit par elle, soit par son mari, comme s'ils eussent redouté l'un et l'autre l'apparition de la souffrance au milieu du bonheur recouvré.

Mais si la jeune femme n'avait rien dit, elle n'avait cessé de songer, durant ces heures de solitude, à la décision qu'elle devait prendre, au sacrifice qu'elle devait accomplir. Sa piété raffermie, sa nature généreuse, tout la poussait à immoler ses goûts à ceux de Jacques, non seulement avec résignation, mais avec vaillance. Chose étrange! Paris lui inspirait moins de regrets que Pennelière. Elle connaissait trop maintenant son mari, elle savait trop surtout ce qu'elle avait souffert quand elle avait cru le perdre, pour vouloir le lancer de nouveau

avec elle dans une existence et dans une ville qui lui étaient antipathiques. Mais Pennelière les eût éloignés des tristes souvenirs qui surgissaient de partout, malgré eux, à Orcines; Pennelière, intelligemment restauré, pouvait devenir une propriété ravissante et offrir aussi un champ très vaste à l'autorité de Jacques.

— A quoi pensez-vous, Suzan?

La jeune femme tressaillit. Il ne fallait pas que son mari pût deviner le dernier combat qui venait de se livrer en elle, et comme la victoire avait une saveur amère...

— Je pense, dit-elle d'un ton gai, que nous devrions ne pas attendre à l'automne pour nous installer à Durtol. Au premier jour de liberté, emmenez-moi visiter le château; nous le transformerons en un petit paradis. Il me faut, — je suis très exigeante, vous savez? — il me faut une volière et une serre. Une volière, non pas d'oiseaux des champs, des bois: ceux-là, je ne les comprends que volant et chantant éperdument dans l'espace, mais d'oiseaux qui aiment les douceurs et les grilles dorées. Nous en ferons des heureux. Puis, une serre, vaste, charmante, où Rosel jouera, apprendra aussi à aimer les fleurs, à ne pas les mutiler, à ne pas les cueillir, dirai-je même.

Contre l'hiver... des ans

L'hiver de la vie, plus cruel que celui qui, annuellement, vient plonger la nature dans un sommeil momentané, sous une couche de neige et de glace, serait d'une immense tristesse dans ses conséquences si nous n'avions des moyens de le combattre.

La neige qu'il met sur nos têtes sera "fondue" par la CAPILLINE, qui, sans occasionner des névralgies, RECOLORERA LA CHEVELURE en fortifiant la racine.

En vente partout au prix de 50 cents. Dépôt général: La Cie des Laboratoires S. Lachance, Limitée, 87 rue Saint-Christophe, Montréal.